

—Je pars pour Saint-Landry, Ne vous inquiétez plus de moi. Adieu.

Eh bien! il n'a aucune inquiétude, nul pressentiment. Il songe: "La lettre de Didier a dû lui apprendre une maladie de Soeur Donat, elle a couru à Saint-Landry". Et cette pensée l'empêche d'étudier ce bref libellé terminé par le mot "adieu".

Que va-t-il faire? L'attendre? Mais combien de jours? Il préfère aller à Saint-Landry, profiter de sa visite pour tout révéler à la religieuse et prendre son avis.

Il s'approvisionne d'essence et part sans délai.

Il pense peu pendant le trajet: une sensation amoureuse occupe son esprit et l'immobilise dans une béatitude légère. Il arrive au village, atteint la maison de Soeur Donat. Blanchet, le chat borgne, vient se frotter à ses jambes. Il sonne. Une voisine lui crie:

—M'sieur, Soeur Donat n'est pas au village aujourd'hui. Elle est allée faire des courses à Beljaloux.

Première surprise.

—N'avez-vous pas vu ma soeur? demandait-il.

—Si fait, elle est venue tout à l'heure. Elle aussi pensait trouver Soeur Donat.

—Est-elle partie pour Beljaloux?

—Non... M'sieur Didier, qui l'avait aperçue, est venu la chercher. Ils sont allés au château.

Henri part pour le manoir. Son allégresse est tombée. L'étonnement creuse son âme. Il croyait Maguelone appelée par Soeur Donat. Ce n'est pas cela. Qui a demandé la jeune fille? La contrariété tend les nerfs du jeune homme. Il connaît brusquement la jalousie, se rappelle qu'elle est fiancée et redoute subitement l'avenir. Il arrive très vite au château. La Régente vient au-devant de lui, illuminée d'amabilité.

—Je gage, dit-elle, que vous cherchez Maguelone?

—En effet, madame, dit-il un peu sèchement.

Puis, se forçant à être aimable, il ajoute:

—Je suis, du reste, rassuré: je la sais près de vous.

—En ce moment, elle déjeune; mon fils la sert.

Henri modère son irritation. Il hésite à demander nettement: "Pour quelle raison est-elle venue?" C'est indiquer à cette femme que Maguelone est partie sans explications, ce qui le froisse. Mais c'est Mme Paurel qui demande:

—Anriez-vous l'intention de l'emmener ce soir aux Acanthes?

—En effet, madame, et je suis justement un peu pressé.

—C'est que je la crois désireuse de voir Soeur Donat qui ne sera ici que fort tard dans la soirée.

—Je la ramènerai un autre jour. Du reste, j'ai à parler à Soeur Donat.

La Régente manie une à une les longues aiguilles de son tricot demeuré sur la table et dit enfin:

—Je crois votre soeur bien fatiguée par la vie mondaine, et Saint-Landry lui manque.

—Vous l'a-t-elle dit? interroge Henri avec une pointe d'impertinence involontaire.

Mme Paurel émit un petit rire indulgent.

—Elle nous l'a très bien fait comprendre. D'ailleurs, vous sentez qu'une enfant habituée à la vie paisible est peu faite pour une existence artificielle.

—Vos paroles m'étonnent profondément, madame, réplique Henri, car Maguelone, en raison de notre deuil, a la vie la plus calme et la plus saine...

—Ah! s'écrie Mme Paurel avec une bonhomie inattendue, comme il est vrai que les hommes ne savent pas lire dans un coeur de jeune fille! N'avez-vous jamais pensé, cher monsieur, que Maguelone regrette peut-être ses amis de jadis, et surtout son fiancé?

—En vérité, madame... commence Henri en pâlisant subitement.

—C'est extraordinaire combien les hommes saisissent mal les finesesses féminines, reprend la femme avec un enjouement accru, et jamais vous n'auriez sans doute compris, sans la petite escapade désespérée de votre soeur, que, pour résumer la situation, Maguelone languissait après mon fils et qu'elle est venue le retrouver!

Quoi, Maguelone a fui! Maguelone est venue retrouver Didier parce qu'elle "languissait" après lui? Allons donc! il se demande s'il fait un rêve ridicule dont il va se réveiller soulagé. Mme Paurel achève:

—Je sais que vous ne voudriez pour rien au monde contrarier les sentiments de votre soeur et ne croyez-vous pas qu'il serait plus simple de marier vite ces enfants qui s'attendent depuis si longtemps?

Mme Paurel parle à Henri comme à un père. Mais il se débat. Tout cela est une comédie! Alors, en se détournant un peu, il aperçoit Maguelone qui, rentrée silencieusement dans le salon, écoute sans protester! Pourtant, il a encore dans les oreilles, et surtout dans le coeur, l'écho de ses dernières paroles du soir espagnol: "Rester toute ma vie près de vous!" Elle va dissiper ce malentendu, il est impossible qu'elle se soit laissée circonvenir ainsi car, à présent, il ne doute plus qu'un piège ait été tendu par les Paurel. Il court vers elle et demande, moitié railleur, moitié angoissé:

—Tu as entendu, Maguelone, ton sort est entre tes mains et je crois bien que tu ne désires pas te marier tout de suite.

Elle ne le regarde point, blême, les paupières baissées, elle répond d'une voix indistincte:

—Je veux épouser Didier le plus tôt possible.

—Tu l'aimes, tu l'aimes donc? interroge Henri, bouleversé et stupéfait.

—Je l'aime, dit la jeune fille.

Comme l'humanité sait bien se tenir! L'aveu de Maguelone a frappé Bienne comme un coup de couteau et c'est à peine s'il frémit. Il se sent épié. Autour de lui, on félicite la jeune fille. Il peut dire enfin, d'une voix presque normale:

—Ma chère Maguelone, vous êtes libre et je suis le premier à vous complimenter de... votre bonheur. Mais, je le répète, il se fait tard, et il est temps que nous retournions aux Acanthes.

Alors, Mlle Ferrer jette un coup d'oeil suppliant à Mme Paurel. Henri le voit et rien ne peut l'atteindre plus durement que cet appel de la jeune fille à ces gens qu'il haïra désormais.

Mme Paurel dit aussitôt:

—Ne pourriez-vous pas la laisser attendre Soeur Donat?

—Je vous suis très reconnaissant de votre sollicitude, madame, mais je désire, j'exige même que ma soeur revienne avec moi aux Acanthes.

—Vous exigez? dit Didier avec un peu d'ironie.

—Oui, monsieur. Soeur Donat m'a confié Maguelone. Elle n'a toujours eu sous mon toit que déférence et attentions et elle doit y revenir. Il est inutile que le monde sache qu'elle a quitté ma maison comme une persécutée pour venir se plaindre à vous du traitement honorable qu'elle y a toujours reçu...

Il s'approche pour lui prendre la main. Mais elle se dérobe en disant vivement:

—Je veux rester ici!

C'est un soufflet. Cette fois, la colère l'empoigne, il crie:

—Eh bien! restez-y. Mais, auparavant, nous allons causer. Il y a dans votre attitude quelque chose d'explicable. Allons dans le jardin.

Ah! si, depuis le soir espagnol, il avait continué à lui témoigner une voluptueuse tendresse, il penserait qu'elle a pris peur. Mais son attitude a été si déférente! Et ce matin, dans l'auto, avec quelle jolie confiance elle bavardait avec lui...

Mais non, il le devine subitement: ce revirement est dû à la lettre de Didier reçue quelques heures plus tôt. Il veut savoir ce que contenait cette lettre et pourquoi Mlle Ferrer ne le suit qu'avec répugnance tandis qu'une haine affreuse brûle au fond de ses yeux.

Ils sont là, dans le jardin maigre; le crépuscule printanier jette une vaine douceur sur les plates-bandes où la terre apparaît entre les plantes comme une peau paysanne. Tout de suite, il interroge:

—C'est Didier, dans sa lettre de ce matin, qui vous a appelée?

—Oui.

—Que vous écrit-il donc? Qu'il languissait, comme on dit ici, qu'il dépérissait?... Avouez qu'il n'en a pas l'air. Quelle face, tudieu!

—Qu'importe, j'ai senti, j'ai compris...

—Que vous l'aimiez?

—Oui.

—Eh bien! vous y avez mis le temps!... Cet amour est subit! Ne pouviez-vous pas m'en parler? Est-ce moi qui ai jamais reculé le mariage? N'est-ce pas vous qui, dès le début, ici-même, m'avez supplié de reculer cette échéance?

—Alors je ne me rendais pas compte à quel point...

—Vous adoriez ce cher Didier?

—Oui.

Il ricana, puis reprit:

—Qu'importe! Vous ne deviez pas vous sauver. Un seul mot de vous et je vous eusse reconduite ici, puisqu'il vous plaît, ce Huguenot! au lieu de vous enfuir, d'aller vous poser en victime chez les Paurel, de leur demander aide et protection contre votre tyran de leur dire peut-être que c'était moi qui vous retenais de force aux Acanthes! Vous en êtes bien capable fourbe comme je vous découvre.

Elle subit ces reproches sans bouger, les paupières basses. Pourquoi n'affronte-t-elle pas son regard? Exaspéré, il éclate:

—Mais osez donc me regarder en face!... J'en ai assez de vos mines hypocrites auxquelles je me suis laissé prendre! Et vos protestations si vite oubliées du jour que vous avez pensé que vous auriez plus d'agrément près de lui. Eh bien! épousez-le, votre rustaud... Vous êtes faits l'un pour l'autre!

La haine durcit sa voix et son âme. Elle se détourne vers la château, prête à rentrer. Alors sa colère se mue en une angoisse qui lui tord le coeur:

—Maguelone, encore une minute! Vous ai-je, sans le savoir, offensée ou déçu?

Très vite:

—Oh! non... J'aime tout simplement.

—En êtes-vous bien sûre? Ne cédez-vous pas à l'appel de quelques phrases éloquentes? Cet amour n'est-il né que de ce matin?

Elle relève les paupières et le regarde. Puis elle se contracte de nouveau et jette:

—Non, je l'aime depuis longtemps. Je souffrais, je n'osais vous l'avouer après avoir tant répété que je ne l'aimais pas.

—Mais vous avez osé m'insulter par votre fuite! Ah! Maguelone, c'est mal...

Il croit qu'elle va s'attendrir, qu'ils vont causer peut-être avec douceur. Et, brisé, il est prêt à lui pardonner cet amour qui le déchire. Il est plus frère qu'amoureux, en cette minute. Mais elle a pour lui la plus insultante des réponses: apercevant Didier rôdant non loin d'eux, elle court vers ce rival et se réfugie près de lui.

Alors, une fureur froide s'empare de lui. Il la hait, la méprise et, sans saluer, il sort, très ferme, redressé par un mépris indigné. O coeur féminin versatile et lâche! Une lettre de Didier a suffi pour le retourner!

Il part, fuit à son tour sans se douter qu'en réalité Maguelone n'a pas encore lu la lettre de Didier, reçue le matin, et qu'un autre élément de dissociation a surgi: Aix Muriel.

A Palavas, au sortir de la messe, Mlle Ferrer a rencontré Mme Muriel. Celle-ci, railleuse, l'a interrogée sur son "amoureux", non pas Didier, mais l'autre... celui qui l'embrassait au Peyrou le soir espagnol. Et Maguelone de rire en disant:

—Ce n'est pas un amoureux, c'est mon frère, Henri!

—C'est votre frère qui vous embrassait ainsi? Ah? le...!

Mme Muriel a lâché le mot cru, celui qui correspond à son indignation. Car elle ne doute plus: Henri aime sa soeur, il l'aime d'amour, Maguelone est candide et passive, il veut la pervertir. C'est pour cette répugnante besogne qu'il a repoussé sa maîtresse. Mais, en vérité, ce n'est point son amour-propre froissé qui anime Mme Muriel. Elle est sincèrement écoeurée par ce qu'elle croit, de bonne foi, être un amour incestueux.

Alors, en femme qui n'eût jamais peur des mots, elle révèle tout cela en bloc à la jeune fille, usant de termes drus et laids qui tombent sur Maguelone comme une avalanche de boue. Elle ne cherche pas, par des périphrases, à initier progressivement l'adolescente aux égarements de la chair. Elle la met en garde brutalement contre des vérités qu'elle sort toutes nues d'un puits vaseux. Maguelone est jetée en plein bourbier.

Un malaise ignoble s'empare de l'adolescente à ces révélations. Elle souffre comme si on lui arrachait ses vêtements en place publique. Toutes les idées tournoient dans son cerveau où les mots, toujours les mots, éclatent, féroces: sales amours, passion incestueuse...

Et cela dure indéfiniment... Il semble à Mlle Ferrer que jamais cette bouche de femme ne cessera de vomir d'affreuses paroles. Comment ne s'évanouit-elle pas en entendant cela?

—Vous devez échapper à Henri, dit enfin Mme Muriel, se résumant... Il faut le fuir immédiatement, épouser votre brave ours de fiancé. Vous êtes une petite nigaude que votre frère suborne... Jamais je n'aurais cru cela de lui.

Comment Maguelone pourrait-elle démêler le vrai de l'exagération dans les théories de cette femme dépravée? Certes, Mme Muriel n'a pas besoin de lui répéter qu'il faut fuir les Acanthes. La jeune fille a l'impression qu'elle ne pourrait revoir son frère sans un horreur d'autant plus grande que les explications pressées de Mme Muriel s'embrouillent, s'enchevêtrent. Oh! oui, fuir cette honte qui est désormais dans ses os, dans ses moelles. Certes, en revenant du Peyrou après les danses catalanes, au souvenir du baiser d'Henri, sur sa joue, au coin des lèvres, la jeune fille avait éprouvé un peu de malaise. Elle avait repoussé ce trouble comme une insulte envers son frère. Henri eût-il continué à être caressant, peut-être cette gêne eût augmenté. Mais son attitude distante dissipa cette sensation pénible. Mme Muriel vient de transformer ce trouble obscur en une angoisse nerveuse intolérable. Il lui semble que la terre entière connaît leur faute... leur crime... Les Roussou eux aussi doivent avoir deviné et croire des infamies!

Comme une égarée, elle s'enfuit alors. Sans même retourner aux Acanthes pour prendre ses vêtements, elle prit le tram pour Montpellier, arriva à temps pour le train à destination de Beljaloux. De là, elle gagna Saint-Landry à pied. Elle courait presque sur la route, se répétant: "Ne jamais le revoir!" Pour cette effarée, les mots de Mme Muriel prenaient l'importance de faits.

Enfin, brisée, elle arriva au village et trouva fermée la maison de Soeur Donat.

Elle fondit en larmes, ne sachant que devenir.

Ce fut alors que Didier, qui l'avait aperçue sur la route, vint la chercher. Muette, elle le suivit au château, se racrochant, pour expliquer sa fugue, à tous les prétextes que lui suggéra Mme Paurel.

En présence de l'abatement de la jeune fille, la régente crut qu'elle s'était enfuie des Acanthes, prise du désir de revoir son village et son fiancé. Mlle Ferrer se garda de la démentir. Du reste, elle se mourait de faim et de fatigue et n'avait pas la force de protester. De plus, jamais elle n'eût voulu révéler la honteuse vérité. Enfin, elle se rappela le dernier conseil de Mme Muriel: "Epousez Didier, c'est le salut!"

Mme Paurel était si flattée par ce retour éclatant, cette course vers eux, oubliait ses derniers griefs: Maguelone revenait en enfant prodigue, trop heureuse de les retrouver. La régente triomphait du léger catholique.

Aussi avec quelle insolence mal simulée elle accueillit Henri quand il vint chercher sa soeur! Quand à Maguelone, elle éprouva en revoyant son frère une honte intolérable.

De là son horreur de le regarder. Tout souffrir plutôt que de le suivre, de toucher sa main, d'être seule près de lui. Tout lui laisser croire plutôt que de l'accuser de cette faute qui la torturerait par son nom même: l'inceste!

Et quel soulagement qu'il attribuât sa fuite à la lettre de Didier, cette lettre non lue et derrière quoi elle se retrancha peureusement. Même la douleur d'Henri ne put l'aider à surmonter sa panique nerveuse et elle n'éprouva de délivrance qu'en le voyant disparaître.

Il rentra aux Acanthes...

Il rentra hébété, ne souffrant même pas sous la violence du choc. Il chargea Rosa de renvoyer à la jeune fille ses vêtements, ses colliers et ses livres. Il se terra dans sa chambre tandis qu'une vague de chaleur s'abattait précocement